

lorsque je vous quittai hier au soir. Je demeurai là depuis le 22 décembre jusqu'au 20. La messe de minuit fut aussi solennelle qu'elle pouvait l'être. Avec quelle ferveur priaient ces pauvres chrétiens ! Ah ! si je ne m'étais pas promis de ne point faire de sermon, quelle belle occasion j'aurais de prêcher, en rapprochant la condition des fidèles et des prêtres en Europe. Que c'était bien à mes yeux la crèche de Bethléem et les pasteurs qui viennent adorer Petit-Roi promis à l'espérance des nations ! Là, comme à Bethléem, le crua-t. Hercule n'était pas loin ; si les mandarins eussent envoyé leurs satellites, que de larmes auraient encore coulé ! Durant mon séjour dans ce village, je commis les fautes de renvoyer à Macao le courrier Fan ; il n'était pas à deux heures de marche que j'en eus regret, car alors il fallait me remettre entre les mains de deux ou trois hommes ignorant toutes les ruses qui sauvent un missionnaire. En outre, je manquais d'argent ; il ne me restait plus que 180 francs, somme évidemment insuffisante. — Impossible d'en emprunter aux chrétiens ; ils étaient tous pauvres. Le Père chinois se donna beaucoup de mouvement, mais en vain. Tout ce qu'il put faire, fut de me donner deux conducteurs que je ne devais payer qu'au Sut-Chuen, et une lettre pour un riche chrétien de Chansafou, à trois journées de là. Le 29 au soir, toutes mes affaires étaient terminées à Henchoufou, je me rendis à la nouvelle barque qu'on avait louée pour moi, après avoir reçu de tous les chrétiens et du bon Père chinois les plus touchants adieux. En entrant dans cette barque, je vis du premier coup à quelle espèce de conducteurs j'avais affaire. L'un s'appelait Wen-Sien, et l'autre médecin de profession et batoniste par dessus le marché, Lô-Pen. Tous deux ensemble ne valaient pas, pour l'intelligence, la moitié d'un homme ordinaire. Ne s'étaient-ils pas avisés de me colloquer au fond d'une chétive barque où je ne pouvais seulement me tenir assis ! Jamais je n'avais été si mal. Je n'ai connu à Lô-Pen que deux qualités ou trois. Soyons franc, je lui en donne trois ; la première, de ronfler comme une toupie d'Allemagne ; la seconde de ne jamais rien dire ; la troisième de ne jamais rien faire. Wen-Sien possédait un caractère tout différent ; plus tard il me mettra dans un embarras assez grand pour que je lui consacre un petit article spécial. Ce bonhomme, absolument sans intelligence, était doué d'une activité sans pareille, d'une abnégation complète pour sa personne, d'une affliction très vive pour moi. Quand il n'avait plus rien à faire, il venait se coucher à mes pieds, comme un chien qui garde son maître ; il m'accabloit d'attentions peu bénignes, qui devenaient, des importunités intolérables, quoique tout partit d'un bon cœur. Un soir, j'étais assis, prenant l'air à pleins poumons ; le soleil n'avait pas quitté l'horizon. Wen-Sien se mit en tête que j'ai besoin de dormir, et veut me faire coucher. Pas encore ! Dix minutes après il revint. Pas encore, lui dis-je de nouveau. Après quelques instants il repartit. Pas encore, lui criai-je de toutes mes forces. Vous croyez peut-être qu'il ne reviendra plus ? Erreur ! Au bout de quatre minutes, je l'aperçus. Oh ! que je lui aurais dit volontiers, comme la trop célèbre Dubarry sur l'échafaud : Encore un petit moment, monsieur le bourreau, encore un petit moment ! C'était inutile : force fut de me coucher. A tout moment c'était semblable dispute. Il me donnait des conseils de bonne d'enfant et de nourrice. J'aurais bien voulu qu'il lui fût possible de m'aimer moins, ne fut-ce que pour avoir un peu plus le droit de me fâcher. Enfin, nous arrivâmes à Siama, ville où je ne restai qu'un jour, le temps d'échanger mon gros roufleur, Lô-Pen qui tomba malade, contre un nommé Wen-Koï, lâche et paresseux courrier, mais fort intelligent, et qui, plus tard, me sauva d'un fort mauvais pas. Nous fûmes obligés de nous arrêter le lendemain, parce que nous avions le vent contrarie. Je crus d'abord qu'on ne voulait stationner qu'une ou deux heures ; mais, quand je vis qu'on y voulait demeurer tout le jour, je ne pus y tenir. Partons, dis-je à mon Wen-Sien, qui m'eût suivi dans la lune. — Partons, me répondit-il ; et il était debout avant moi. Le temps était affreux et très froid ; la pluie tombait à verse. Nous avions à marcher quatre heures avant d'arriver à la grande ville de Chansafou, capitale du Ho-Nan. Bientôt mes pieds furent tout écorchés ; le chemin était abominable, et je ne suis point accoutumé aux souliers chinois. Je louai un palanquin. Wen-Sien marchait avec une intrépidité sans égale, et qui, par son défaut de jugement, failait me jeter dans une position fâcheuse. Il devait cheminer à côté de moi, me suivre de près et ne me perdre jamais de vue. Loin de là. Voici qu'en approchant de la ville, il prend le devant, marche sans regarder si je le suivais, la tête en l'air. Oh ! mon Dieu ! me dis-je si je perds cet homme, que vais-je devenir ! Mes porteurs étaient païens. Alors, je fais semblant d'avoir froid ; je descends et je me mets à trotter comme pour m'échauffer ; mais,

en réalité, c'était, pour atteindre cet imprudent courrier. Je suis assez heureux pour le rejoindre. En arrivant, je lui lance une culade qui devait le faire reculer de dix pas ; mais lui me sourit doucement, comme si je lui avais demandé à l'embrasser sur les deux joues : je ne pouvais que faire rage en moi-même. Au bout d'un quart-d'heure, après avoir parcouru une longue et interminable rue, il me fait arrêter auprès d'un magasin ; il y entre et en sort presque immédiatement, en compagnie d'un jeune homme fort bien mis, qui me conduit dans la maison de son père, riche chrétien, lequel me reçut comme je ne l'ai jamais été en Chine. J'eus le bonheur de trouver dans la même maison le vénérable P. Tsouï, prêtre chinois, qui me rendit d'importants services. Par ses soins, je pus emprunter des chrétiens environ 700 fr., somme plus que suffisante sans doute pour achever mon voyage ; mais je préférais avoir plus que moins. Je passai la belle fête de l'Epiphanie à Chansafou. Le lendemain, 7 janvier 1845, je quittai cette ville avec peine et regret, je l'avoue. Ces bons chrétiens avaient chargé la barque de vivres et des plus délicates pâtisseries. Oh ! quel j'étais sensible à tous leurs procédés et que je leur en garderai reconnaissance éternelle ! Nous ne sommes pas assez insensés pour attendre notre récompense sur la terre, nous sommes quasi surpris qu'on ait pour nous ces attentions. Je sortis de la maison de mon honorable hôte sur les trois heures de l'après-midi. À travers une masse compacte et tumultueuse de peuple, j'arrivai à la rivière sans aucun danger. Ma tourture commençait à devenir un peu plus chinoise. Mes moustaches étaient longues ; et puis, dans une telle cohue, qui pourrait reconnaître un Européen ? Je me rappelle encore que je ne cessai, en parcourant ces longues rues, d'admirer l'industrie du peuple chinois, sa vivacité, son ardeur au commerce. Mais en même tems je gémisais sur la sévérité de la justice de Dieu envers cette grande nation. Pendant mon séjour à Chansafou, le prêtre avait baptisé deux adultes qui demandèrent à nous servir à table le jour de l'Epiphanie. C'étaient deux domestiques. Tant il est vrai que Dieu ne fait acception de personne ! C'est ainsi que le nombre des élus se remplit. N'est-ce pas le lieu de répéter ces mots presque ridicules pour la sotte sagesse humaine : *Je ferai miséricorde à celui à qui je voudrai faire miséricorde* ? Certes, Dieu est bien libre dans ses dons, et nous devons confesser aussi à sa gloire que la distribution qu'il en fait est bien mystérieuse. J'ai connu en Europe des hommes qui paraissaient indignes d'avoir la foi et à qui cependant elle était accordée ; j'en ai connu d'autres qui, selon les jugemens humains, méritaient de jouter de la lumière de l'Evangile, et qui demeuraient ensevelis dans les épaisseurs ténébres. Mais j'oubiais qu'il ne faut pas sermonner. Partons donc de Chansafou. Nous arrivâmes, après un voyage des plus agréables, à la grande ville de Chansafou : il y avait là une centaine de chrétiens. Ce fut dans ce lieu qu'il me vint à l'idée d'établir parmi mes gens un gouvernement constitutionnel. Je m'apercevais que l'on faisait bièche à la paix dont je voulais m'entourer. En conséquence, je créai deux ministères : l'un de l'intérieur, j'en chargeai Wen-Sien ; l'autre des affaires étrangères, j'y nommai Wen-Koï. Je me réservai le ministère de la justice, qui m'a toujours paru la plus sublime fonction, le plus incomparable privilège des rois. Il m'aurait aussi fallu un ministre de l'instruction publique, mais j'appréhendai qu'il n'eût plus tard l'intention d'établir le monopole, comme en France. Le premier acte de mon ministre des affaires étrangères m'écontenta fort sa Majesté et moi. Il me laissa toute une mortelle journée au fond d'une grande barque qui devait me conduire jusqu'à Luntan, et où j'eus singulièrement à souffrir pendant dix jours ; ce qui, du reste, ne m'empêcha pas d'arriver à Luntan le 24 février, après avoir traversé d'énormes montagnes. A Luntan, Son Excellence mon ministre des affaires étrangères, que j'avais chargé de louer un palanquin, en loua deux, un pour moi, l'autre pour sa précieuse personne. Wen-Sien voulut absolument marcher, et ce fut la première cause de nos communs malheurs, comme nous verrons plus tard. Je voyageais en grand étalage, j'avais à ma suite au moins dix hommes, et souvent davantage. Depuis Chantefou nous montions toujours. La première journée, nous parvinimes à une haute montagne. Mes porteurs déclarèrent qu'ils ne se sentaient pas la force de me hisser jusqu'au sommet. Je fus enchanté de la déclaration : elle me donna l'occasion de marcher et de m'échauffer en marchant. Il faisait très grand froid sur cette montagne ! le chemin était couvert de glace ; à ma longue barbe pendiaient des petites gouttes d'eau glacée, les arbres étaient blanchis de neige, les fontaines étaient toutes fumantes. Que de beaux spectacles ! Dieu est grand partout, mais il semble plus grand sur ces sommets au-dessus desquels on aperçoit la troupe légère des nuages errants à l'aventure.

(A continuer.)